

Les nouveaux médias sont-ils ou non les alliés de la langue française?

Les SMS, les e-mails et les réseaux sociaux ont

révolutionné la pratique de l'écrit. Pour le meilleur ou pour le pire ? La question se pose alors que débute

l'édition 2017 de « Langue française en fête ».

Louise-Amélie Cougnon

Louise-Amélie Cougnon est chargée de recherche du FNRS. Elle est docteure en linguistique (UCL). Sa thèse de doctorat portait sur l'analyse des « écrits SMS » à travers la francophonie. Depuis lors, elle a lancé le projet « Vos pouces pour la science » qui a pour but d'étudier « la pluricompetence des jeunes et moins jeunes à l'heure du numérique ».

« On n'a jamais autant écrit qu'aujourd'hui »

Avec les SMS, les e-mails, les réseaux sociaux, l'écrit a pris une place qu'il n'avait encore jamais eue, selon la chercheuse Louise-Amélie Cougnon.

Est-ce que les SMS, les e-mails, les réseaux sociaux ont modifié la langue française ? *Il faut distinguer la langue et la pratique écrite ou orale de celle-ci. À la question de savoir si les SMS, les e-mails et les réseaux sociaux ont modifié la langue française, je réponds non : la langue française reste la langue française. Est-ce qu'en revanche, ils ont modifié la pratique écrite de cette langue, sa codification ? Oui, évidemment et de nombreuses façons. On voit des modifications au niveau de la syntaxe de plus en plus similaire à celle de l'oral, plus spontanée, moins formelle. On voit aussi des modifications de l'orthographe, de la graphie et des jeux sur la langue basés notamment sur la phonétisation. On voit encore l'insertion des « émoticônes ». Ces trois aspects forment les transformations de la pratique écrite de la langue.*

Est-ce que ces modifications au niveau de la pratique ne risquent pas, à la faveur de confusions, de s'imposer comme des changements au

niveau de la langue elle-même ?

L'hypothèse sur laquelle nous avons travaillé est la suivante : il n'est pas question d'incompétence mais de pluricompetences. Cette hypothèse a ensuite été testée et validée. Dans le travail que nous avons mené, il était question de voir comment des personnes de 14 à 40 ans faisaient varier leurs codes écrits en fonction de situations de communication. Les résultats sont probants. En termes de fautes d'orthographe - par exemple le fait de confondre participe passé et infinitif - on est dans les mêmes statistiques qu'il y a 50 ans. Il n'y a pas davantage d'erreurs que jadis. Il y a en revanche tout ce jeu sur le code. Au niveau des jeunes, la théorie de base voudrait que si on pratique mal, on apprend mal. Mais les jeunes ont une pratique de l'écrit totalement normée à l'école. Celle-ci continue à les instruire quand par ailleurs ils pratiquent sur les réseaux sociaux. Quand ils écrivent à leurs parents ou à des professeurs, ils doivent tendre vers un écrit formel. Les enquêtes sociolinguistiques indiquent encore que les jeunes sont les plus grands défenseurs de la langue française. Quand on leur demande par exemple ce qu'ils pensent des fautes d'orthographe sur les réseaux

sociaux, ils crient eux-mêmes au danger, soulignent le caractère sacré de la langue et voient dans celui-ci une nécessité d'intercompréhension.

Les SMS, les e-mails, les réseaux sociaux ont-ils donné un nouveau souffle à l'écrit ?

Partout dans le monde, des études ont porté sur le sujet. Auparavant, on écrivait peu, voire pas, l'écrit était le fait des élites. Désormais, tout le monde ou quasiment tout le monde écrit tout le temps. On n'a jamais autant écrit. Ce retour à l'écrit est un phénomène extraordinaire pour un linguiste. Au-delà, l'usage des technologies participe à la survivance des langues. Dans les corpus de SMS que l'on a pu étudier en Belgique, en Suisse, au Québec, on voit énormément de traces de parler régionaux, on en voit plus que d'anglicismes alors qu'on crie toujours à l'invasion de la langue anglaise. Pourquoi est-ce que ces nouvelles technologies participent à la survivance des langues ? Parce qu'une langue, lorsqu'elle ne s'écrit plus, meurt. Et donc le retour à l'écrit permet de recodifier des langues qui n'ont presque plus de formes écrites, ou en tout cas des formes écrites très variables. ■

Propos recueillis par
MATHIEU COLINET

Jean-Marie Klinkenberg

Jean-Marie Klinkenberg est un linguiste et sémioticien belge. Professeur émérite de l'Université de Liège depuis 2010, il y enseigne les sciences du langage, et spécialement la sémiotique et la rhétorique, mais aussi les cultures francophones. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages, dont « La Langue dans la cité. Vivre et penser l'équité culturelle » et « Précis de sémiotique générale ».

« Les nouveaux médias stimulent la créativité »

D'après Jean-Marie Klinkenberg, l'histoire des langues est faite d'un mariage régulier avec les technologies, même si le souci d'instantanéité, inhérent à ces nouvelles formes, peut parfois se révéler néfaste à l'esprit critique.

Pensez-vous que les nouveaux médias sont les alliés de la langue française ?

Tout média est un allié. L'histoire des langues est faite d'un mariage régulier avec les technologies quand on regarde dans l'histoire de l'humanité. L'invention de l'écriture est allée dans tous les sens, on a eu des idéogrammes, par exemple. Même les écritures sont des analyses de la langue. Elles réinventent la langue et trahissent forcément la réalité de celle-ci. Les médias d'aujourd'hui donnent de nouvelles normes et stimulent la créativité. Lorsque l'on dispose, par exemple, de seulement quelques caractères, comme c'était le cas dans les SMS ou aujourd'hui sur le réseau social Twitter, cela stimule l'invention de l'abréviation. Exactement comme naguère le télégramme, qui lui aussi a stimulé l'imagination, à sa manière. Il n'y a rien de bouleversant. Ce sont des alliés car c'est nécessairement le passage par ces nouvelles technologies qui rendra les

langues pérennes. Les langues qui ne se sont pas dotées d'une écriture sont mortes.

Avez-vous des exemples concrets de stimulation de l'imagination ?

Toutes les abréviations pour les SMS, comme par exemple « 2m1 ». Cela fait penser à l'invention des idéogrammes. Il y a des abréviations amusantes aussi, les émoticônes qui sont devenues presque un langage à part entière et qui sont dues aux nouvelles technologies. Et elles ont donc engendré de nouvelles sémiotiques. La langue n'est pas toute seule. Elle va de pair avec d'autres moyens d'expression. Cela détermine aussi des modes de lecture au travers des caractères qu'on regarde ou la couverture d'un livre, par exemple.

Mais de toute manière, les gens s'adaptent en fonction du support, non ?

Même le plus inculte des écoliers sait qu'il ne doit pas écrire sa rédaction avec des abréviations. On s'adapte, donc. Nous mobilisons des ressources différentes de la langue pour atteindre notre objectif. Donc ça dépend à la fois de la technologie, des supports et des rapports sociaux.

Le souci d'instantanéité inti-

mement lié à ces nouvelles formes de médias ne pousserait-il pas à l'appauvrissement du langage ?

En effet, mais c'est principalement un problème de civilisation général. Ce n'est pas seulement une question de langue, car la rapidité d'exécution crée un nouveau rapport au temps. Nous sommes dans une période d'accélération et cela crée de nouvelles normes. Ce n'est pas vraiment un appauvrissement, car ce sont surtout les manifestations particulières de la langue qui sont touchées, jamais la langue en elle-même. J'ai plus de craintes quant à l'impact de l'immédiateté des nouvelles technologies sur l'esprit critique que sur la langue.

Concrètement, avez-vous des exemples ?

Quand je reçois un courriel, par exemple, je me sens dans l'obligation de répondre relativement vite et, parfois, je le regrette. Ainsi, je ne prends pas forcément le temps, je n'ai pas suffisamment analysé la situation, j'ai mal compris ce qu'on me demandait ou ma réponse a manqué de nuance. J'ai donc plus la crainte de voir l'esprit critique et la réflexion touchés par ce souci de l'instantanéité. ■

Propos recueillis par
SELIM DERKAoui (st)